

# Marcel Lenoir dans Le Matin (1899-1935)

## Le Matin 28 janvier 1899

EN FAMILLE Au Nouveau-Théâtre Le « Roi de Rome » Les bonapartistes manifestent.

M. Pouvillon, qui est un pur lettré et qui vit comme un sage presque toute l'année en sa bonne ville de Montauban, ne se doutait pas, lorsqu'il écrivait *le Roi de Rome* que sa pièce donnerait lieu à des soirées (aussi tumultueuses que celle qui eut lieu hier soir au Nouveau-Théâtre.

Les comités plébiscitaires de la Seine, dont le président est le baron Légoux, avaient organisé une grande manifestation impérialiste et avaient.. loué pour cela la presque totalité des places. Des huit heures et demie, une foule compacte se pressait dans le grand couloir qui mène à la salle. On était là entre amis, entre gens de connaissance, on se saluait de loin, on s'interpellait ; tout le monde, d'ailleurs, semblait d'excellente humeur, on plaisantait même : « A tout à l'heure à l'Elysée » se criait-on, lorsque les groupes se séparaient. C'était charmant. Une fois dans la salle, le coup d'oeil était assez curieux. Dans les loges, beaucoup de toilettes claires et de cravates blanches. A l'orchestre, un mélange bizarre de vestons démocratiques et d'habits noirs. Ici et là, nous avons reconnu MM. Abbatucci, Napoléon Magne, député; baron de Pharincourt, de Héredia, prince de Polignac, Delpech-Cantaloup, député; marquis de Montlaur, Galliard, Fortier-Maire, Casella, comte Marquiset, Maurice Fauqueux, Martin Saint-Léon, comte d'Aulan, M. et Mme Thouvenel, M. René Maizeroy, qui portait à la boutonnière l'emblème du « Petit Chapeau », baron de Bourgoing, Mlle Reichenberg, Mme Hochon, M. Chéramy. Presque tout le « parti » était là : membres du « Petit Chapeau », comités plébiscitaires, jeunesse plébiscitaire, etc.

Dès l'entrée en scène de M. de Max (le duc de Reichstadt), revêtu du joli uniforme blanc à parements bleus, de nombreux cris se font entendre de « Vive l'empereur! Vive Napoléon ! A bas les juifs! A l'eau! Vive l'armée ! A bas la République ! » Et il va en être ainsi tout le temps que durera la représentation.

Répliques aux acteurs.

Lorsque le petit roi répond au prince de Metternich qui vient de lui signifier qu'il ne peut l'autoriser à quitter l'Autriche : « C'est-à-dire, en style diplomatique, qu'il n'y a plus de place en France pour un Napoléon ! » "Si, si" a crié un spectateur des galeries. Et d'autres ont ajouté : « L'armée est avec lui !" Et, là-dessus « Vive l'empereur ! Vive le prince Victor ! » Des bouquets de violettes sont lancés sur la scène. L'un d'eux attrape au passage le chapeau d'une dame, mais elle manifeste avec tant d'ardeur qu'elle n'y prête aucune attention. Les moindres allusions sont cueillies et soulignées avec fureur ; mais, au troisième tableau, l'effervescence devient de l'enthousiasme. C'est à cet acte que MM. Bour et de Max déclament alternativement *l'Ode à la Colonne*, de Victor Hugo. Lorsque M. de Max a lancé ces derniers vers, avec une force admirable, la salle se lève presque tout entière. Les mains claquent, les chapeaux s'agitent au bout des cannes, le parterre trépigne, cependant qu'en leur coin de rares philosophes se contentent de sourire avec scepticisme. M. de Max est obligé de répéter la dernière strophe, et, à ce moment, on lui apporte une énorme gerbe de violettes traversée d'un ruban tricolore. Après le

baisser du rideau, les organisateurs de la soirée lui ont même offert une médaille frappée à l'effigie du roi de Rome et montée en épingle de cravate.

Enfin, pendant le quatrième acte, M. Marchand, le président de la Jeunesse plébiscitaire, qui occupait une loge du premier étage, a déployé, aux acclamations de la salle, un drapeau tricolore surmonté... de l'aigle impérial. Ce fut, somme toute, un peu comme une fête de famille, et qui eût été parfaitement inoffensive, si des horions assez graves n'avaient été échangés pendant le premier et le troisième actes. Naturellement, quelques personnes n'étant pas du même avis avaient cru devoir se traiter de payé, de vendu ! «Vendu ? A qui, monsieur ? Vous êtes un misérable » Et les poings de menacer. Les braves municipaux ont fait taire les belligérants pendant la représentation, mais on s'est retrouvé pendant les entr'actes et, dame ! on a réglé ses comptes. **Un artiste, que l'on m'a dit être M. Marcel-Lenoir, a été plus particulièrement houspillé.**

Cependant, il n'y a eu personne de mort et les pugilats ont été plutôt rares, grâce au service d'ordre qui avait été organisé par M. Guérin, commissaire de police et M. Grillière officier de paix.

La note humoristique n'a même pas manqué à cette réunion. Enflammé par les paroles vibrantes du courageux Chambert, le duc de Reichstadt s'écrie, à la fin d'une scène : "Aux Tuileries !" « Y, en a plus !» a glapi, d'une voix grasse, un loustic de l'amphithéâtre. "On les reconstruirai" a répondu noblement un enthousiaste. La représentation s'est terminée sans encombre. Lorsque la toile est tombée, on a crié : "Vive le prince Victor !" Puis tout le monde est sorti avec calme, poussant encore quelques : "Vive l'empereur !" Cette manifestation, dont se réjouissent les organisateurs, peut-elle avoir une grande portée ? Je ne le crois guère, puisque aussi bien tous les spectateurs étaient convaincus d'avance

Tout de même à quelles réflexions cette soirée impérialiste inclinera-t-elle M. Pouvillon qui, à Montauban, passe plutôt paraît-il, pour être un républicain radical ?

### **Le Matin 25 mars 1899**

Cercle de la librairie : exposition des peintres de La Montagne 35 rue Fontaine  
exposition des œuvres de l'enlumineur Marcel-Lenoir

### **Le Matin 23 octobre 1910 LES PETITS SALONS MARCEL LENOIR ET JOSEPH BERNARD**

Le Cercle internationale des arts expose à nouveau un important total d'œuvres peintes et dessinées, par quoi s'exprime le talent fécond de Marcel Lenoir. qui fut un grand mystique, qui le reste encore aujourd'hui, tout en se rapprochant manifestement d'une nature plus *naturelle* et d'une humanité plus humaine Un assez long séjour à la campagne décidé l'artiste, bien qu'il se fit violence, à affirmer devant les arbres, les rivières et les nuages la volonté, tardive en lui, de traduire la monde extérieur à l'exclusion de toute préoccupation symbolique. Il a donc fait, avec fidélité, œuvre de paysagiste, sans plus, continuant devant les choses, devant la terre et le ciel, ce labeur d'anatomiste précis qui donne un si haut prix à ses dessins d'après le modèle vivant, à tout ce peuple de héros, de travailleurs, de femmes aux mouvements harmonieux dont ses cartons s'emplissent chaque, jour davantage.

On m'a dit quelle difficulté Lenoir rencontra d'abord à ne peindre que ce qui tombe sous le sens, à dépouiller ses tableaux de cette atmosphère légendaire qu'un penchant d'esprit invétéré en lui reformait sous ses pinceaux, irrésistiblement, naguère encore. Enfin il a réussi à ne voir dans la nature que la couleur et la forme. Est-ce à dire qu'il n'ait pas spiritualisé chacune de ses toiles quand même, et que son exposition soit aujourd'hui celle d'un païen matérialiste ? Je crois que ce serait là une erreur. Lenoir reste lyrique encore, et sa façon de l'être, c'est de faire chanter aux tonalités des gammes fortes, chaudes, ardentes -et c'est là son mérite majeur-indiscutablement vraies. Son exaltation, qui était d'un idéologue ésotérique, est maintenant d'un coloriste éperdu. Nous y gagnons de bien belles pages de franche lumière qui, dans la carrière de Marcel Lenoir, viennent à leur heure. Pour s'être contraint à vivre si près des réalités, ce laborieux nous a donné la preuve, cette fois d'une façon éclatante et certaine qu'il est bien le décorateur que nous reconnaissons en lui depuis longtemps. Cette véhémence orchestration des feux du soleil, c'est encore, ce n'est que de la décoration. La seule manière dont il fait vibrer la chair rosé d'une femme nous en est un sûr et définitif garant. Qu'un mécène intervienne, l'appelle, lui offre un mur, et une belle œuvre naîtra. Il y a quelques années, c'eût été peut-être trop tôt. Lenoir était encore trop celui dont Péladan écrivit un jour qu'il eût été notre plus grand peintre religieux. Sa promenade dans les champs a, sans l'en guérir, atténué chez lui ce qu'il pouvait avoir de trop rosicrucien. Il y gagna une santé de bon augure.

A ses côtés -d'un mot soit dit- le sculpteur Joseph Bernard expose des dessins que je préfère souvent à ceux de Rodin. Une telle affirmation dispense de plus abondantes digressions.

Pascal Forthuny

### **Le Matin 30-12-1920**

Au Pavillon de Marsan, l'Exposition d'art chrétien est l'occasion d'un vif succès pour MM. Maurice Denis, Desvallières et ses élèves, Aman Jean, Dusouchet, Marcel-Lenoir etc.

## **Le Matin 6 avril 1930**

### **MARCEL-LENOIR peintre et fresquiste**

Celui-là est un isolé. Il vit là-haut dans son atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs, loin des intrigues, loin des disputes d'école. Depuis bien longtemps il a renoncé à exposer dans les salons, c'est uniquement une fois par an, dans son propre atelier qu'il fait connaître au grand public son œuvre multiple et diverse. C'est un isolé dont l'œuvre, dans son évolution vers la beauté, peut être ainsi résumée : du bijou à la fresque. C'est en effet en partant du bijou, que Marcel Lenoir est arrivé peu à peu à la conception de ses fresques grandioses. Mais que la route est longue de la bague chatoyante au *Couronnement de la Vierge* Comme son père Alfred Oury, Marcel-Lenoir fut d'abord ouvrier joaillier. Le joyau ? Ce fut pour lui l'occasion d'étudier les vertus occultes des couleurs, de s'initier à l'harmonie des formes, de rechercher dans les matières précieuses, l'immatérielle présence du soleil, en même temps qu'il s'efforçait de mettre autour du diamant que sa main sertissait, un peu d'humanité.

C'est que déjà ce chercheur, cet esprit inquiet condamnait la théorie de l'art pour l'art. L'art ne doit-il pas être le rayonnement de la pensée ? Pour, Marcel-Lenoir, une pierre précieuse, si belle soit-elle apparut bientôt comme enclose dans un horizon trop étroit. Aussi délaissa-t-il les fines ciselures pour devenir l'enlumineur Marcel-Lenoir. C'est alors qu'il peignit, dans un dessin hiératique, méticuleux et subtil, des vierges dont la beauté immatérielle devait enchainer les poètes symbolistes. Certes il y avait dans ces vierges un peu plus d'humanité que dans les reflets d'un saphir ou d'une émeraude, mais c'était encore du bijou, c'est-à-dire un art trop limité pour le créateur que rêvait d'être Marcel-Lenoir.

Brusquement, en plein succès, il abandonne l'enluminure, comme il avait abandonné la ciselure, pour se consacrer au dessin.

Comme il le dit lui-même, il eut "un amour fou du dessin". Il dessina au Louvre, il dessina au Luxembourg. il dessina devant la nature. Il a dessiné de nuit et de jour, il a dessiné à l'atelier, au restaurant, à la ville et aux champs et même sur le lit d'hôpital aux heures où la maladie venait interrompre son labeur. A ce travail sans relâche, il s'est donné une virtuosité que certains ont voulu lui reprocher, mais qui ne pouvait être dangereuse pour un artiste dont la probité confond tous ceux qui l'ont approché.

Marcel-Lenoir voulut vaincre toutes les difficultés, il n'oublia pas qu'une œuvre d'art doit toujours provoquer ou reproduire la sensation d'un volume. Aussi s'adaptant aux plans de la nature, son dessin sut-il exprimer trois dimensions dans deux, et plus d'un sculpteur en admira la maîtrise.

Mais n'y avait-il pas lieu de craindre que d'un tel effort vers l'analyse ne sortît une œuvre froide. Il n'en fut rien. Le dessin de Marcel Lenoir a une caractéristique, c'est qu'il ne cesse d'être frémissant de vie. C'est que de plus en plus Marcel-Lenoir dirigeait son art vers le côté humain, vers l'évocation de cette humanité, qui était absente de son atelier de joaillier.

Lorsque le dessinateur Marcel-Lenoir se sentit en pleine possession de ses moyens, regardant son dessin, il dit « Maintenant, je vais l'exalter ! Il devient le peintre Marcel Lenoir.

Son imagination s'est enrichie, il peint : il peint dans un dosage subtil et comme pensé des couleurs, il crée une luminosité, une clarté qu'on ne retrouve qu'en quelques primitifs : il s'attaque aux grandes compositions religieuses, le mystique apparaît.

Dans toutes ses grandes toiles, il y a un sens de l'ordre, un sens de l'ordonnement qui ne laisse rien au hasard. Ordonnées dans un cadre lumineux, se déroulant en théories harmonieuses des foules s'y meuvent, mais alors que la vie collective de l'œuvre tue chez certains l'individualité du sujet, chez Marcel-Lenoir, en même temps que l'œuvre collective vit d'une vie intense, les individus continuent à vivre de leur vie propre, si bien que « dans ses grandes compositions, chaque personnage, par son geste, son expression, son vêtement, matérialise le sentiment de son âge et de sa condition dans le drame qui se loue. »

C'est du mouvement et de l'action, qui se dégagent des grandes compositions de Marcel-Lenoir, en même temps qu'un désir impérieux de l'ordre. Cet ordre apparaît définitivement dans ses fresques. Lorsque l'artiste fut sûr de sa palette comme il était sûr de son crayon, c'est alors qu'il monta aux échelles pour peindre ces fresques où nous trouvons avec une admirable sûreté de métier, la luminosité et la clarté.

Stendhal, dans son *Histoire de la peinture en Italie*, rappelle que pour Michel-Ange la peinture à l'huile n'est qu'un jeu à côté de la peinture à la fresque. « La fresque cherche de plus grands résultats en suivant la nature de moins près ; le maçon prépare une certaine quantité de plafond, il faut la remplir en un jour, la chaux boit la couleur, on ne peut plus y toucher, ce genre n'admet ni retard, ni correction. Le peintre est obligé de faire vite et bien, ce qui partout est le comble de la difficulté. »

Marcel-Lenoir s'est joué avec cette difficulté. Pour lui, la fresque c'est la grande page synthétique d'un livre écrit pour la joie des hommes, c'est avec joie qu'il a peint à l'Institut catholique de Toulouse cette fresque sublime du *Couronnement de la Vierge* dans laquelle on voit toute la chrétienté se tourner vers la mère de Jésus.

La fresque du *Couronnement de la Vierge*, c'est une page débordante d'humanité. Et l'artiste, insouciant des critiques et des haines, continue son pèlerinage vers la Beauté.

C'est avec joie que demain, dans Paris, il élèvera son mur à la Gloire de Dieu, fresque immense de 600 mètres carrés, sur laquelle la figure du Christ, dominatrice, attirera à elle tous les regards, non seulement les regards des croyants, mais aussi les regards de tous ceux que passionne le Beau.

Du bijou à la fresque, telle est l'œuvre, telle fut l'évolution que suivit ce noble artiste. Quel est l'homme ? Une figure de Christ aux traits émaciés encadrés par une barbe grisonnante déjà et de longs cheveux restés noirs. Le sourire est énigmatique et indéfinissable. Les yeux profonds sont inquisiteurs et traduisent une volonté peu commune. Au moral, Marcel Lenoir est avant tout un passionné et un orgueilleux. Sa passion pour le beau est intense. Qui dira toutes les souffrances joyeusement endurées pour son art, par cet artiste qui ne trouve de joie que dans la création du beau. Son orgueil est immense. Marcel-Lenoir vous dit, posément : « Je donnerai de la joie aux hommes et j'aurai la plus belle fête que jamais artiste ait connue ». Pour l'homme moyen, cette passion du beau et cet orgueil sont incompréhensibles sinon intolérables. Pour moi, ils expliquent la force prodigieuse qui rayonne de l'œuvre.

Edmond Campagnac

## **Le Matin 9 septembre 1931**

### **Le peintre Marcel Lenoir est mort**

TOULOUSE, 8 septembre. (Dép. Havas). Le peintre Marcel-Lenoir vient de mourir à l'âge de 58 ans, à Montricoux (Tarn-et-Garonne), où il était venu se reposer. La plupart des œuvres de Lenoir ont été réunies à Ribeauvillé (Haut-Rhin), dans un musée qui porte son nom.

**Le Matin 16 avril 1933**

## **BOURDELLE ET MARCEL-LENOIR**

Au moment où le Petit-Palais organise une exposition où nous retrouvons les chefs-d'œuvre de Bourdelle que nous admirâmes naguère à l'Orangerie, un autre Montalbanais reçoit l'hommage - hommage tardif peut-être - des musées nationaux : le peintre Marcel-Lenoir entre au Luxembourg, Bourdelle, Marcel-Lenoir, deux enfants de Montauban. Ces deux noms furent-ils jamais rapprochés ? Je ne sais. Mais il me plaît de dire aujourd'hui l'admiration fraternelle qu'ils eurent l'un pour l'autre. La patrie d'Ingres est riche en artistes. Bourdelle y naquit en 1861, Marcel-Lenoir en 1872, tous deux étaient fils d'artisans. ,tous deux, de bonne heure, gagnèrent Paris et, en luttant pour leur idéal artistique, ils connurent l'affreuse misère des jours où l'on n'a pas de pain. Bourdelle, l'ainé de onze ans, encouragea son cadet avec une noblesse et une distinction qui sentaient déjà le maître. La belle lettre que voici ne dit-elle pas à Marcel-Lenoir, dans une admiration contenue, que tous les espoirs lui sont permis :

« Marcel-Lenoir, « Potentiel » »

Devant l'Océan en tumulte, j'ai toujours su me recueillir et opposer à l'énorme élément déchaîné, telle une frêle lueur flottante, l'âme immortelle de l'homme.

Je demeure grave devant les chocs hors de moi ou en moi et je médite cette pensée de Pythagore : "Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux » En admirant votre courage je songe et je recherche quelles vibrations il éveillera.

Mais il ne saurait plus avoir la témérité de s'ériger en juge, celui qui, comme moi, se découvre lui-même à lui-même.

La main que je vous tends est emplie de bonté, de silence et de piété,

Je suivrai donc avec mon esprit austère la traversée de votre étoile. Mais le seul qui puisse être un Juge, c'est Dieu, mais Il n'est que pardon.

Affectueusement à vous, »

EMILE BOURDELLE. »

J'ai dit ici même quel admirable poète et quel grand écrivain fut Bourdelle. Marcel-Lenoir était lui aussi un poète et l'on trouve dans ses écrits une délicatesse de pensée que bien des écrivains professionnels pourraient lui envier. Citons cette évocation de la vie silencieuse des religieuses de la rue Notre-Dame-des Champs qu'il aimait à suivre des yeux du haut de la terrasse de son atelier :

« -Du haut de ma terrasse, écrit-il, je vois s'agenouiller les sœurs dans le jardin du couvent ; leurs prières montent jusqu'à moi, mes yeux doivent refléter l'éclat des croix d'argent qui les parent. Je m'émerveille du mesuré de leurs gestes. De tout ce qui émane d'elles ; je m'enrichis et cependant je ne suis pas su d'elles, je ne le serai jamais.

Chanter Jésus, ses bienfaits, sa gloire, tel est le lot de ces femmes que je veux croire heureuses en leur éternel vêtements de deuil. Peu leur importe qu'un artiste leur accorde de l'intérêt ! La vérité est dans leur cœur, Dieu veille sur elles. »

Poursuivre la comparaison entre les deux artistes montalbanais serait peut-être téméraire. Je n'ignore pas que l'œuvre de Bourdelle est plus grandiose, plus épique que celle de Marcel-Lenoir l'œuvre de Bourdelle a une résonance quasi-mondiale son *Maréchal Alvear* est là-bas, en Argentine, tout à côté de son *Centaure mourant*. Marcel-Lenoir n'a pas connu une gloire de cette envergure.

Néanmoins bien que les deux œuvres soient bien différentes, qu'il me soit permis de dire quels sont leurs points communs. Bourdelle et Marcel-Lenoir sont deux poètes, ai-je dit, et parce que poètes, ils aiment tous deux à traduire des mythes et des symboles. Avec quelle beauté Bourdelle, au théâtre des Champs-Élysées a rajeuni les mythes païens. Les personnages de son grand poème de pierre sont les dieux et les muses, les allégories de la musique, du drame et de la comédie. Bourdelle croit aux mythes de l'antiquité et il les sert religieusement avec une foi de poète idéaliste et quand il exécute son centaure mourant, bestial et divin, c'est toute l'agonie du lyrisme grandi par la douleur que chante le génial sculpteur. Chez Marcel-Lenoir aussi, bien des œuvres prennent la valeur d'un symbole : il ne veut pas seulement faire œuvre d'un moment mais il aspire à l'universel : "L'angélus du matin se fait entendre, écrit-il, je me dois d'abandonner mon labeur afin de prendre quelque repos. Humains, le saurez-vous jamais avec quelle ferveur j'accomplis le *Couronnement de la Vierge* ? qui donc comprendra l'universel que l'on peut acquérir si l'on sait se dépouiller des biens terrestres ? Oh ! ne plus croire que spirituellement »

Enfin nos deux artistes ont souvent donné à leur œuvre un caractère mystique et religieux. L'on sait quelle place tient la figure de Jésus dans l'œuvre de Marcel-Lenoir dont le plus beau titre de gloire restera sa magnifique fresque du *Couronnement de la Vierge*, à l'institut catholique de Toulouse. Sans doute Bourdelle n'a-t-il pris que rarement pour sujet les scènes religieuses, mais il n'en reste pas moins qu'il a réalisé un de ses chefs-d'œuvre en sculptant la *Vierge à l'offrande* qui se dresse aujourd'hui par une montagne des Vosges.

Il m'a paru intéressant de signaler cette similitude de conception dans l'œuvre de ces deux artistes qui ont donné à l'art religieux des œuvres d'une noble envergure où débordent le sens de l'humanité. Bourdelle, Marcel-Lenoir, deux grands artistes dont la patrie de Jean-Dominique Ingres peut être fière. Edmond Campagnac



## **Le Matin 18 août 1935** **MONTAUBAN, VILLE D'ART**

« Assise à l'embouchure du Tescou, sur les bords du Tarn qui la coupe en deux, la ville, avec son pont hardiment maçonné, ses clochers joyeux emplis de carillons, ses maisons en briques cuites d'un beau rouge exposées au levant, celles du faubourg toulousain baignant dans l'eau, son coquet hôtel municipal à pavillons coniques, ses quais où règnent encore les vestiges des remparts que rasa Richelieu, son île étroite et charmante, écrasée à demi sous le poids de grands peupliers toujours verts et minée d'un côté par les eaux, la ville, au-dessous des coteaux ondulés du Fau qui lui font un lointain d'ombre douce et de verdure, la bonne ville et cité montalbanaise, autrefois Montauriol, sommeille en pleine lumière sous ses cieux cléments et magnifiques. »

C'est en ces termes que Léon Cladel, l'auteur du *Boussacassié* décrit sa bonne ville de Montauban, heureuse ville qui, en un siècle, donna le jour. à deux génies : Ingres et Bourdelle. Dans cette ville où règne, dit-on l'esprit calviniste, l'art a toujours eu le droit de cité. Ecrivains et poètes : Cladel, Pouvillon, Perbosc ; peintres et sculpteurs : Ingres, Bourdelle, Nazon, Marcel-Lenoir ont fait de leur cité une nouvelle Florence.

La Belgique est un musée, a-t-on écrit. Reprenant ce mot, je pourrais dire que Montauban, lui aussi, est un musée. En effet, ce n'est pas seulement dans son ancien hôtel de ville, au musée Ingres, que l'art est en honneur, c'est dans toute la ville, dans toutes ses avenues, dans tous ses carrefours. Ici s'élève le dramatique monument aux morts de 1870, de Bourdelle et, plus loin dominant le fleuve, sur le cours Foucault, dans la sérénité d'un temple grec aux blanches colonnes, Athénée se recueille au souvenir des années cruelles où la patrie perdit son printemps. Dans les églises, des toiles célèbres attirent les visiteurs : à Sapiac, *le miracle de sainte Germaine* d'Ingres et, à la cathédrale, *le vœu de Louis XIII*, le premier triomphe du maître montalbanais.

Mais c'est évidemment, avant tout, vers le musée Ingres que nous devons diriger nos pas. Il est situé dans un délicieux monument en briques roses que fit construire un évêque du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans des salles dont l'intimité semble aussi bien faite pour les conversations galantes que pour la prière, Montauban a réuni les précieux dessins d'Ingres, « l'adorateur rusé de Raphaël ».

Ils sont là qui résument son œuvre immense, depuis le premier dessin exécuté à l'âge de 11 ans jusqu'à la copie du Christ au tombeau de Giotto, terminée par Ingres quelques semaines avant sa mort. Ils sont là ces innombrables dessins qui ont précédé toutes les grandes œuvres *Jésus au milieu des docteurs*, *la Source*, *le Martyre de saint Symphorien*, ils sont là ces innombrables portraits à la mine de plomb marqués par la griffe du maître, signés de son tempérament, fait de douceur et aussi de sensualité.

Nous savons le rôle, important qu'ils ont joué dans son œuvre, tous ces dessins dont le maître était jaloux, comme si leur beauté lui faisait peur, dans la crainte où il était de voir un jour la gloire se détacher de ses grandes œuvres pour donner sa faveur à de simples esquisses. Tous ces dessins, selon le mot d'Amaury-Duval, jouent dans l'œuvre du maître un rôle analogue à celui de la Correspondance dans l'œuvre de Voltaire, ils traduisent l'âme, les pensées, les désirs du grand peintre et, malgré lui,

malgré son attachement à ses grandes toiles, c'est, à eux qu'il revenait en définitive. Un jour, dans un salon, Ingres, vieilli, les yeux fatigués, dessine. Quelques amis s'extasient sur la beauté du portrait qu'il termine. Le maître répond modestement à leurs compliments, puis, tout à coup, se redressant : « C'est égal... dit-il : on m'a tout pris, messieurs, tout... Et montrant le dessin du doigt : "Mais on ne m'a pas pris ça." Le musée Ingres est un sanctuaire. Anatole France est venu s'y recueillir, Degas s'y agenouiller. Je voudrais, que tous les jeunes artistes puissent venir, eux aussi, y admirer la maîtrise de celui qui ne cessa d'affirmer: « Le dessin est la probité de l'art.»

Sous la direction du distingué conservateur Félix Bouisset, le musée Ingres s'enrichit. L'œuvre de Bourdelle ne tardera pas, elle aussi, à apparaître et déjà, au cours d'une récente visite, j'ai retrouvé au musée des copies des bas-reliefs du théâtre des Champs-Élysées dues au ciseau de Bourdelle. Mais, à vrai dire, constituer au musée Ingres un musée Bourdelle me paraît une erreur. Sans doute, Bourdelle est-il le frère d'Ingres par le sens du dessin lui aussi, comme Jean-Dominique, fut un grand dessinateur, encore que son dessin soit avant tout sculptural mais n'oublions pas que l'œuvre d'un sculpteur n'est pas faite pour un musée, elle est faite avant tout pour le plein air, surtout lorsqu'il s'agit des œuvres monumentales d'Antoine Bourdelle. L'idéal ne serait-il pas d'ériger sur les places publiques de Montauban, inondées de lumière, des répliques, de ses plus belles œuvres. Sur le cours Foucault, le Maréchal Alvéar dominerait le Tarn sur la colline du Pau, la Vierge d'Alsace offrirait au monde son enfant en holocauste et dans le délicieux Jardin des plantes, s'étageant harmonieusement sur la rive du Tescou, je placerais le Centaure mourant. Quel accent de mélancolie, n'aurait-il pas aux jours d'automne, alors que dahlias et roses trémières effeuillent leurs derniers pétales. Quel surintendant des beaux arts réalisera ce programme ? Quelle municipalité comprendra que consacrer à Bourdelle un musée de plein air serait une excellente affaire. La fameuse prodigalité de Louis XIV n'a-t-elle pas fait la richesse de Versailles ? Edmond Campagnac